Les travaux des champs

Dans notre enfance les travaux des champs occupaient la plus grande partie de l'année. Si décembre et janvier étaient consacrés aux soins des animaux et aux « pèle-porcs » dès le début février on attaquait la fumure de quelques prairies, la récolte du bois, la taille et le plessage des haies; ces dernières activités en respectant les phases de la lune!

En avril venait le début des labours pour le maïs. Il fallait compter trois jours avec deux paires de vaches et trois personnes pour un hectare . Puis deux à trois hersages et un passage de rouleau minimum étaient nécessaire avant le semis.

Mai était un mois de transition avec le départ des troupeaux pour la transhumance et le temps de préparer les fenils et l'outillage pour la fenaison, mais aussi le binage et le buttage du maïs.

A partir de la St-Jean (24 juin) débutait la fenaison jusqu'au 14 juillet environ pour les parcelles destinées à une deuxième coupe.

Puis c'était la coupure pour les moissons qui se pratiquaient en entraide avec plusieurs voisins. Tant pour la coupe avec la faucheuse que ensuite pour constituer les gerbes et les rentrer dans l'étable, curée « à neuf» pour cela. Cette culture a disparu dans les années 1960.

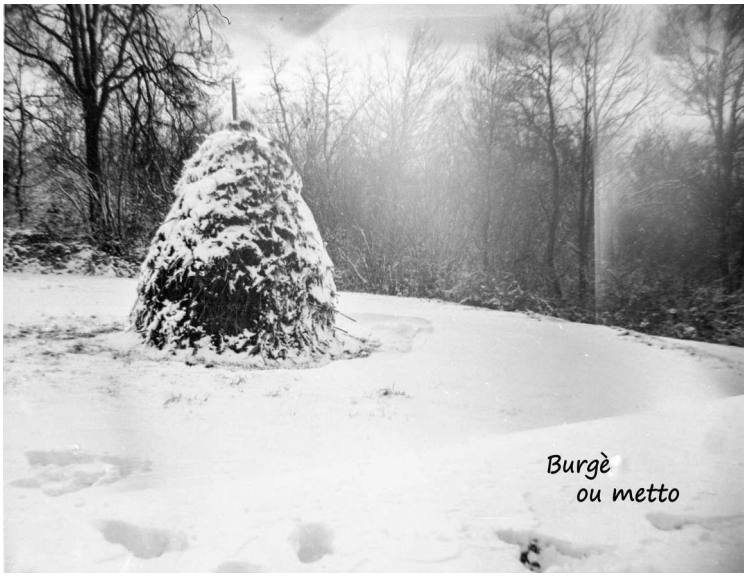
Début août commençait la récolte des cimes de maïs pour les vaches qui en raffolaient. En attendant que les rosées matinales plus importantes s'estompent, le matin il fallait couper les fougères et les ronces dans les châtaigneraies puis vers 10 ou 11 h on allait s'occuper du regain qu'il fallait terminer pour la descente des troupeaux vers le 15 septembre.

Après une semaine de tontes en entraide entre voisins venait le mois le plus dur: octobre et la fougère.

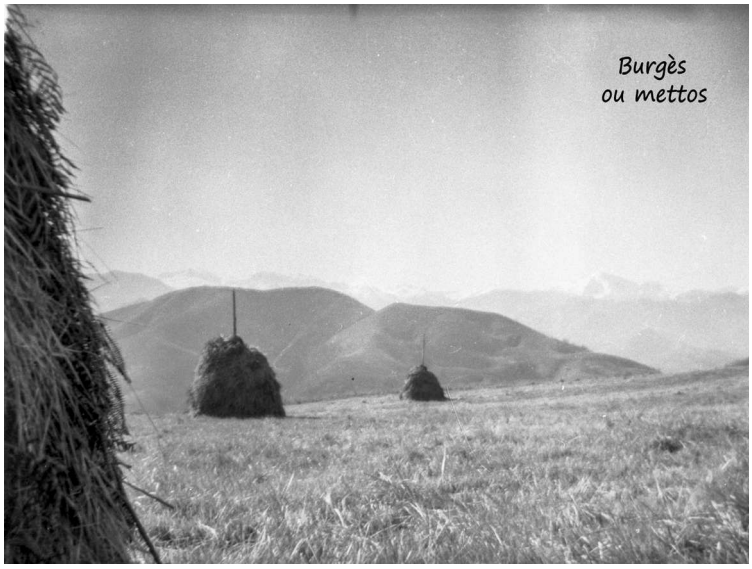
Les fougeraies étaient souvent éloignées de la ferme. Cela impliquait de partir dès l'aube avec la nourriture pour la journée mais aussi faux, râteaux et fourches sur le dos. Le matin était dédié à la coupe dans des terrains pentus ou il fallait scrupuleusement respecter les bornes pour ne pas empiéter chez les voisins. Après le pique nique de midi il fallait ratisser et confectionner les « burgès » qui restaient sur place jusqu'aux mois d'hiver voire certains jusqu'au printemps. A la nuit tombante on rangeait les outils et on rentrait. Il arrivait souvent de cheminer avec des voisins, mais tout le monde était fatigué et pressé d'arriver à la maison. Pas besoin de télé pour s'endormir le soir. Le seul plaisir de cette activité éreintante était parfois une jolie cueillette de cèpes nichés sous les fougères, ou la vue de nombreux vols de palombes.

A partir de la Toussaint toutes les collines environnantes parsemées de « burgès » paraissaient propres comme un sous neuf. Aujourd'hui seuls les sangliers arrivent encore à traverser ces terrains abandonnés. On appelle ça : la biodiversité !

Le travail n'était pas encore terminé puisqu'il fallait attaquer la récolte manuelle du maïs dans la journée suivie de « l'espérouquère » le soir. Des soirées qui se répétaient car on pratiquait l'entraide entre voisins et habitants du quartier. Des journées très longues qui commençaient à l'aube jusqu'à une heure du matin environ. Les dépouilleuses mécanique puis l'arrivée des corn-pickers furent vite apprécié et aujourd'hui même la culture du maïs devient anecdotique dans nos vallées.
C'était il y 60 ans environ …



Burgè
ou metto



Burgès
ou mettos